

## « Les porteurs d'eau »

Catherine Caron

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Caron, C. (1991). Compte rendu de [« Les porteurs d'eau »]. *Jeu*, (58), 198–199.

## «les porteurs d'eau»

Chorégraphie d'Hélène Blackburn; assistante : Marie-Sylvie Brunet; scénographie : Carmen Alie, Denis Lavoie de Trac Costume; éclairages et direction technique : Louise Dubeau; musique originale: Adrien Beaudoin. Interprètes : Rolline Laporte, Line Pelletier, Denis Pelletier et Roger Sinha. Production de la compagnie de danse Cas Public, présentée à la Maison de la Culture Frontenac les 22, 23 et 24 novembre 1990.

### changement de ton

On rit souvent sur les scènes montréalaises depuis quelque temps, tout particulièrement dans certains spectacles de nouvelle danse. On y voit aussi beaucoup d'eau, des manipulations liquides, que ce soit chez Sankai Juku ou Benoît Lachambre. C'est maintenant au tour d'Hélène Blackburn. Trois aquariums où flottent des poupées, un petit garçon, des danseurs parfois hilares, dont un récite même en dansant l'histoire de Babar l'éléphant, voilà des éléments bien étrangers à l'univers antérieur de la chorégraphe, fait d'émotions indociles, de ruptures et de blessures.

Hélène Blackburn, on le sait, ne suit qu'un courant : l'autobiographie, guide de ses climats chorégraphiques. Si sa chorégraphie *les Porteurs d'eau* ne peut être considérée comme une œuvre charnière, elle marque néanmoins une étape. Il s'agit de savoir si le langage de la chorégraphe «porte» aussi bien la légèreté que la pesanteur. Disparue la douloureuse blancheur de *Cathédrale*, une pièce fort maîtrisée et dominée par le thème de la perte et de la mort; la théâtralité s'affirme ici à travers l'enfance, le rire et l'eau, symbole de fertilité. Ceux qui aimaient la façon dont *Cathédrale* ou *Brazilia* exprimaient la difficulté de vivre ont certes senti un changement de tonalité.

Plus encore que ses pièces précédentes, la chorégraphie des *Porteurs d'eau* relève d'un concept, de l'articulation de plusieurs données : quatre danseurs, des figurants, des objets et des accessoires. Cependant, la part de théâtralité et la part de danse résistent à une intégration totale; elles fonctionnent plutôt en parallèle. C'est à la fois ce

qui plaît et ce qui agace, particularité plaisante pour les uns et déficiente pour les autres.

Pendant que des filles-fées apportent de l'eau aux aquariums, une autre accompagne un garçonnet qui tient une poupée dans ses bras. Autour de lui, les principaux interprètes se meuvent en chuchotant : «Si on lui demandait... la mort, la vie de la mort, l'amour.» À qui s'adressent-ils? Au petit garçon? À sa poupée? Aux poupées de l'aquarium? Ces dernières, à cause de l'image qu'elles suscitent — la chair de cire dans l'eau — laissent une impression de trouble chez le spectateur. L'imagerie développée cor-

*Les Porteurs d'eau*,  
chorégraphie d'Hélène  
Blackburn. Photo :  
Rolline Laporte.



respond à la gestuelle. Les corps des danseurs se laissent tomber les uns vers les autres, se rattrapent au ras du sol. C'est comme si la chorégraphe voulait jongler avec les possibilités de la vie. Si son propos est sérieux et fertile, il n'est pas limpide. Le tout est désamorcé par l'interprétation à la fois énergique et enfantine des danseurs et le va-et-vient du petit garçon.

Par ailleurs, ni la scénographie ni la mise en scène ne correspondent ici à une évolution marquée et significative quant à la gestuelle d'Hélène Blackburn. Le couple demeure l'élément-clé de son vocabulaire, et l'étreinte le point de départ ou d'arrivée de qui s'accroche, se cogne, se détourne. La chorégraphe est passée maître dans l'art du phrasé interactif<sup>1</sup>. Ses interprètes répondent bien à cette exigence en développant une solide complicité physique.

Jusqu'ici, l'œuvre de Blackburn semblait remplie d'échardes, piquée des gestes, des étreintes, des rejets et des abandons qui s'inscrivent tout au long de la vie. Elle semble maintenant vouloir passer au thème de l'accueil inconditionnel, maternel, autobiographique. Il y a, dans *les Porteurs d'eau*, de la suggestion, une imagination taquine, mais la symbolique n'est peut-être pas complètement menée à terme. Si la gestuelle d'Hélène Blackburn y conserve sa vitalité et son caractère effréné, la douceur des images de sa poésie a cette fois du mal à trouver prise. Sans doute l'artiste parviendra-t-elle à réconcilier violence et fragilité aussitôt que la pièce sera sortie de sa petite enfance et qu'elle aura acquis plus de maturité.

**catherine caron**

1. Désigne une séquence chorégraphique basée sur l'interaction entre les danseurs. N.d.l.r.

## «the northern quarter»

Texte, mise en scène et décors : Alex Van Warmerdam; réalisateur du film : Abel; musique : Vincent Van Warmerdam. Production de De Mexicaanse Hond (de Hollande), présentée par les Productions l'Archipel au Monument-National du 10 au 13 octobre 1990.

### **perturbations théâtrales**

Tout commence en 1980, date à laquelle le jeune et bouillant Alex Van Warmerdam, alors âgé de vingt-huit ans, fonde à Amsterdam une compagnie nommée bizarrement «le Chien Mexicain», qui devient rapidement l'une des compagnies d'avant-garde les plus connues et les plus cotées en Hollande. Pourquoi ce nom? «Parce qu'à l'époque des premières émissions, la radiodiffusion était souvent brouillée par une sorte de cri aigu dû aux perturbations atmosphériques. Les auditeurs néerlandais appelaient ce bruit «le chien mexicain!» Sans jamais avoir entendu ce bruit, Alex Van Warmerdam décide donc d'appeler ainsi la compagnie qu'il vient de créer.

Constituée de huit membres, dont une seule femme, cette compagnie regroupe des artistes qui viennent à la fois des arts plastiques, de la musique et du théâtre. Les textes qu'elle met en scène sont tous écrits par Alex Van Warmerdam, et elle se fait une marque de commerce de présenter des pièces où les questions métaphysiques côtoient les cocasseries les plus loufoques. Flirtant avec les atmosphères les plus lourdes sur un mode toujours badin, les pièces que la compagnie monte font toujours appel à l'humour : un peu Beckett et beaucoup Buster Keaton, parfois Kafka et plus souvent les Marx Brothers ou Monty Python.

Un homme de quarante ans, nommé Fass, toujours enfant malgré son âge, aspire à devenir peintre et se heurte au chantage de ses parents qui lui refusent toute autorisation de sortie, et ce pour son plus grand bien : il ne peut sortir de la maison à sa guise, fréquenter des étrangers rencontrés au hasard d'une promenade, recevoir les conseils d'un peintre professionnel qui pourrait le guider dans son apprentissage... À chacune de